de la Musique témoignent de quelle éternelle aspiration à la Beauté l'homme a toujours été animé.

JACQUES LECOMTE ET PIERRE MELESE.

Erratum. — Dans le précédent article de cette série, sous le titre *L'Evolution laïque*, au lieu de *La Renaissance*, lire *L'Art classique*.

❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Lettre de Paris

Dans le paisible et délicieux studio, aux murs ornés de chasubles anciennes et de soies rares, qu'il occupe avenue de Villiers, Victor Gilsoul m'avait convié, l'autre semaine, à une avant-exposition de ses œuvres récentes. Outre le goût particulier que j'ai pour ces manifestations d'art tout intimes qui satisfont ma curiosité sans la bousculer ou l'énerver comme dans les grands salons annuels, c'est une visite qui m'est toujours des plus agréable que celle de l'atelier de l'artiste belge devenu une personnalité de premier plan parmi les peintres parisiens.

L'abord de l'homme est simple, cordial et sympathique. Sa parole réfléchie, grave et loyale est constamment profitable à qui l'écoute. On se sent vite, après les premiers mots échangés, en concordance de pensées et d'âme. Celui-ci ne se dépense ni en bavardages superflus, ni en vains propos sur l'esthétique transcendantale. Il rit même de bon cœur des affirmations sentencieuses et des théories abstruses où s'évertuent certains. Lui ne prétend point intégrer l'infini dans le moindre frottement de son pinceau sur la toile ou imposer l'idée que l'inclination de sa palette renferme un symbole et l'association de ses couleurs une renaissance du monde pictural. Il se refuse

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

à pousser dans les recherches inquiètes ou les snobismes renouvelables comme la mode par quoi tant d'autres n'aboutissent qu'à être les éternels suiveurs de la stérile illusion. Son bon sens robuste et positif le préserve des erreurs des systèmes. « La peinture, a coutume de dire Victor Gilsoul, n'est point si compliquée que cela. Il suffit d'aborder son sujet sans à-priorisme, de regarder la nature et de s'essayer à la rendre, honnêtement, avec enthousiasme et avec joie. »

Mais voilà un précepte familier que d'aucuns seraient bien empêchés de suivre, parce qu'il y faut des yeux observateurs, un talent sensible et du tempérament. Or, ce sont là, avec la science de la construction, quelques-unes des qualités essentielles de Victor Gilsoul. Il a pu, l'âge venant, les intensifier, les parachever ; toutefois il les portait, incluses en lui, dès ses débuts.

Victor Gilsoul est né à Bruxelles le 9 octobre 1867. Il suivit de bonne heure les cours de l'Académie d'Anvers, puis reçut les conseils de Louis Artan et Franz Courtens, sans pourtant travailler jamais sous leur direction immédiate. Par contre, dès l'âge de 17 ans, le jeune homme se mit à l'école de la nature et il n'a cessé de fréquenter, depuis, cette Académie du Bon Dieu.

On ne saurait omettre de mentionner que le premier envoi de Gilsoul au salon de Bruxelles, date de 1884. C'était le tableau intitulé : *Moulin à Waesmunster*. Par là, l'artiste inaugurait une carrière féconde et, d'une façon qui ne manqua point d'être assez tapageusement remarquée, une manière révélatrice de tendances nettement personnelles aussi bien qu'une fidélité déjà attentive à la tradition de sa race et de son pays. Tendances et dispositions qu'il n'a fait qu'affirmer par la suite avec un accent accru, par exemple, en 1897, par son envoi *Buées du Soir*.

« Victor Gilsoul, a écrit excellemment M. Camille Mauclair dans une excellente et claire monographie, « Victor Gilsoul est un paysagiste des Flandres. Il a voulu faire le portrait de son pays. En examinant son œuvre je n'y trouve que cette unique pensée. »

Remarque judicieuse, au seuil d'un beau livre commentant une belle œuvre et aujourd'hui épuisé et que le critique-poète

devrait bien rééditer et mettre au point. Il n'aurait pas d'ailleurs à réformer ce jugement de 1909 ; il lui suffirait de l'illustrer par de nouveaux exemples puisés dans une production qui, loin de se lasser ou de s'égarer dans des voies divergentes offertes à son activité, s'est continuée, en ces dernières années, selon la ligne initiale. Une persévérance tenace et tranquille a mené ainsi l'artiste aux grands succès. Il a su éviter cependant l'écueil où se heurtent des volontés moins affermies que la sienne : la répétition et la monotonie. Car la remarquable unité d'inspiration et de foi ici présente n'a ni diminué ni infirmé, par paresse ou pauvreté d'imagination, le haut témoignage d'une conscience d'accord avec la sincérité de la vision et de l'émotion combinées qui sont à la base du travail artistique de cet artiste-ci.

« Victor Gilsoul, dit encore Camille Mauclair, est possédé uniquement par la façon de faire vrai... Le vrai que poursuit Gilsoul c'est le vrai des terrains, des eaux, des arbres et des maisons de son pays. On trouve dans son œuvre des ciels bien peints, mais c'est par excellence le peintre de ce qui s'étend sous le ciel. »

Cette vérité foncière l'artiste la poursuit dans la traduction des heures ordinaires, non point des lumières exceptionnelles qui transforment, transfigurent et modifient un paysage selon les jeux quotidiens du soleil ou de la brume. Victor Gilsoul, au lieu de s'attacher à l'accident et au mirage illusoire, se soucie d'atteindre ce que Mauclair nomme « *la notion constante.* » Il y parvient par un don réellement précieux qui situe aussitôt sa composition dans l'atmosphère et le décor adéquats. Quand on a vu un certain nombre de toiles de Gilsoul, ignorerait-on la Belgique, on commence à la connaître dans les caractéristiques les plus sûres de ses villes typiques, de sa campagne grasse et humide, de ses canaux, de ses arbres tordus et penchés au vent de mer, de son ciel de grisaille où s'éparpillent, comme sous la rafale, des troupeaux de grands nuages.

« Il faut beaucoup de modestie, beaucoup de talent et un grand amour d'une contrée pour se borner à être le peintre de ses heures ordinaires. C'est difficile et ingrat... » Il faut avoir les vertus que possèdent en littérature les romanciers

provinciaux qui œuvrent davantage sous l'aspect de l'éternité qu'en vue des applaudissements mondains.

L'art de Gilsoul, on l'a observé, est de la même qualité que celui d'un Camille Lemonnier, d'un George Eekhoud, d'un Hubert Krains, en littérature, du même ordre que celui du Verhaeren de *Toute la Flandre* synthétisée dans les visages de la plaine, des villes à pignons, des dunes et des fleuves nourriciers. Je ne sais pas de plus bel éloge. Cela est tellement exact que sous la plupart des tableaux de Gilsoul on pourrait inscrire, comme commentaire, des vers de Verhaeren. Ce serait d'ailleurs superfétatoire. Aspects des plaines ou figures des bourgades flamandes et brabançonnes, d'après Gilsoul, n'ont pas besoin d'explication : ils se lisent tout seuls.

Réciproquement et voilà une preuve à mon sens de leur *réalisme* (au sens absolu du terme) objectif, je vois fort bien une anthologie des meilleurs écrivains du terroir belge complétée et parlante aux yeux par des reproductions des toiles et dessins de Victor Gilsoul. Cela a déjà été fait ou du moins ébauché dans des ouvrages comme *Villes de Flandres* ou *Villes de Wallonie* de Pierre Nothomb et Jules Destrée. Il suffit de se souvenir de l'œuvre pictural nombreux, aujourd'hui dispersé dans les musées de Belgique et de l'étranger et les collections privées, pour s'en convaincre.

Je songe quelle fière manifestation, quelle haute démonstration de labeur et d'énergie créatrice, à la louange du pays, de la race et de la tradition serait un jour une exposition rétrospective de Gilsoul. Rassembler toutes les toiles serait impossible. Mais une sélection compréhensive, depuis cet *Etang de la Hulpe* qui est de 1899 et qu'on voit au Musée du Luxembourg jusqu'à, entre autres, ces deux visions de Bruges qui constituent l'envoi du peintre au Salon de la Nationale, cette année, présenterait une inoubliable galerie. On y ferait figurer, je suppose, documentation inestimable sur ce qui jamais plus ne renaîtra, hélas ! ces sites de Dixmude-la-silencieuse : *la Maison du Juge;* le *Vieux Pont*, le *Béguinage* pauvre et fleuri, ainsi que ce *Cabaret du Papeghei* dont Gilsoul, aquafortiste aussi bien que Brandwyn, a heureusement multiplié, par la gravure, la beauté archaïque. On y verrait également, outre l'*Enterrement en Flandre* et telle *Vieille Place* aux peupliers

élancés d'où se dégage sans effort une poésie intime, *Le Soir à Bruges* (1903), refléchissant les façades ornées et les toits à redents de ses maisons coîtes dans l'eau sombre à peine ridée par le sillage des cygnes lumineux. Il conviendrait surtout de ne pas oublier ces *Arbres de la Côte flamande* d'une si grave et si tragique originalité (1899) ni ce *Paysage du littoral belge* (1901), ensemble décoratif des dunes, des sables gris, des pâtures et des villages agricoles. *Le tournant du canal* (1903), qui synthétise, en un des points merveilleux du canal de Bruges à Damme, les arabesques de l'eau, la physionomie du ciel et tout un peuple d'arbres penchés et de molles verdures, attesterait l'importance dans l'œuvre de Gilsoul, des courbes de chemins et des sinuosités des rivières ombreuses qui rejoignent, loin, très loin, dirait-on, l'indéfini du rêve.

On s'apercevrait vite que les aspects préférés par Gilsoul dans la nature sont ceux-là mêmes où se combine harmonieusement la vieillesse des architectures avec la gravité pensive du crépuscule communiquant aux choses son âme recueillie. Ces paysages vivent d'une vie secrète et mystérieuse, tellement expressive que l'artiste s'interdit le plus souvent d'y introduire des personnages. Et c'est l'émotion des heures automnales débarrassée de toute pensée éphémère et fugace qu'il excelle à traduire. Ce peintre de la Flandre austère et songeuse et des beaux déclins du jour et des saisons ne demeure pourtant pas indifférent à la joie et à la splendeur des renouveaux. Sa série de toiles d'Overrysche, où les marronniers en fleurs érigent leurs thyrses printaniers, en est la preuve. Mais sa dilection va plutôt aux octobres gris et aux après-midi d'automne qu'aux matinées triomphales de mai ou de juin.

Car Victor Gilsoul ne s'est point complu dans l'opposition systématique et facile de deux phases de son large talent. Son art ne révèle pas une recherche tourmentée et contradictoire de la personnalité esthétique. S'il a évolué, comme tous ceux qui ont la passion de leur métier, la probité de l'étude, du goût et du style, c'est conformément au rythme de sa sensibilité, dans le sens de la simplicité et de la perfection. Et c'est la discipline même des grands classiques de toutes les époques.

Aimant son pays et le connaissant, Victor Gilsoul avait, au

surplus, un domaine assez vaste à parcourir et assez riche à exprimer pour ne pas risquer l'uniformité. Quand il a éprouvé le besoin, non de se renouveler ni de varier ses thèmes et ses motifs, mais de les nuancer, il lui a suffi de pousser ses reconnaissances jusqu'en Hollande ou dans la France du Nord. Car les Pays-Bas et toute la région septentrionale de chez nous, qui va de Bailleul jusqu'à Dunkerque et Boulogne, forment le prolongement géographique — j'allais écrire le complément — de la Belgique. Les frontières politiques ne signifient rien en art. Et c'est ainsi qu'ayant, ces temps derniers, fait un séjour de quelques semaines à Bergues, la petite et délicieuse ville romantique assise, comme naguère Dixmude, au bord des eaux dormantes et parmi les pâturages, Victor Gilsoul a eu l'illusion, j'imagine, de retrouver là des visions qui lui sont chères, dans une lumière et une atmosphère appariées à son inspiration. Un tableau qui se trouve en ce moment exposé au Salon de Gand en fait foi.

Il me plaît de penser que demain le peintre que voici poussera son pélerinage de portraitiste de la plus grande Flandre jusquà Whormoudt, Saint-Omer, Clairmarais et Montreuil et qu'il en rapportera la révélation de quelques-uns de ces paysages familiers qui ont retenu et charmé Fritz Thaulow.

* * *

Au bout de l'étroite rue du Jardinet, à deux enjambées du noble faubourg, la cour de Rohan offre un specimen, qui se fait rare dans ce quartier de Paris, d'un hôtel de style Louis XIII. On y voit les restes d'un vieux puits, des grilles anciennes, des arbres tordus qui cherchent la lumière, et un antique réverbère clignotant sur les marches de pierre d'un escalier paresseux. Au premier étage, derrière une lourde porte qui s'ouvre, comme dans un roman de cape et d'épée, aux trois coups frappés par un marteau rouillé, Mme Lita Besnard a son atelier. Du 20 mars au 3 avril elle y a exposé ses pastels les plus récents. Ce sont pour la plupart des masques et portraits de personnalités parisiennes du monde des lettres et des arts, voire de la couture, puisque j'y ai rencontré en chair et en os comme en effigie, très ressemblante d'ailleurs, M. Poiret, arbitre des élégances contemporaines.

Du reste, Pétrone lui-même, dans ce décor inattendu, n'aurait-il point reconnu des profils romains ? A notre époque de « Gilette » national la plupart des hommes, quand ils ne peuvent se faire une face d'empereur romain, ambitionnent au moins de ressembler aux citoyens des Etats-Unis ou aux pasteurs Mormons, par le visage. C'est pourquoi sont si curieuses et typiques les figures dessinées par Mme Lita-Besnard. Pour éviter l'air de famille que présentent à l'observateur superficiel toutes ces faces glabres, l'artiste a pris soin de les différencier autrement que par les colorations savantes et subtiles des joues et des lèvres où le rasoir a passé. Au fond des yeux elle s'est appliquée à laisser affleurer l'âme, la passion et l'esprit de chacun de ses modèles. D'où des résultats parfois imprévus chez les écrivains qui ont posé. J'ai vu voisiner là en particulier M. Georges Lecomte, ancien président de la Société des Gens de Lettres et Henri Malo, qui sont restés fidèles à la barbe, les romanciers Jean de Gourmont et Charles-Henri Hirsch, Gustave Kahn au profil de sage de l'Orient, André David, le poète des *Libellules Crucifiées* et bien d'autres têtes significatives ou sympathiques qu'on aurait plaisir à voir quelque jour rassemblées par Mme Lita Besnard en un album de grand luxe.

***

A la Galerie d'Art Henri Manuel, 27, rue du Faubourg Montmartre, la Société Artistique et Littéraire de l'Ouest a organisé du 15 au 30 mars, une exposition qui a mis en bonne lumière quelques-uns de ses artistes. La Société de l'Ouest est, on le sait, présidée par Mme Alice Sauvrezis, compositeur, que charment et inspirent heureusement les rythmes des poètes. Sur des paroles d'*Aux Flancs du Vase* en particulier, Mme Sauvrezis a adapté une musique attendrie comme un chant de flûte pastoral, qui prolonge jusqu'à l'âme le songe imprécis et la mélancolie d'Albert Samain. Et c'est, sous le patronage pathétique de Jean-Julien Lemordant, le peintre enthousiaste de la mer et par la guerre plongé à jamais dans la nuit, que Mme Sauvrezis avait pieusement placé l'exposition de la Galerie Manuel. Il n'est plus un vrai Français aujourd'hui à ignorer

que Lemordant, devenu aveugle, continue par ses conférences, avec un courage émouvant, d'être un propagateur éloquent de la beauté perdue dont s'illumine son souvenir.

* * *

Salle Gaveau, les Concerts de l'Heure Musicale et Salle Touche, ceux de l'Œuvre inédite, ont donné occasion, au cours du mois passé, d'applaudir Mme Lina Pollard dans des compositions nouvelles de M. Raymond Moulaert qui est, lui aussi, comme Mme Sauvrezis, un fervent de Samain.

* * *

Des Noëls anciens, des fragments habilement choisis de Lulli, Schubert, Moussorgski, Bordes, Ravel et Debussy, disant les brouillards et la neige et le froid, composaient le *Concert sur l'Hiver*, donné, en mars, au Théâtre Femina, par *La Petite Scène*.

La petite scène est, sous la direction de M. de Courville, une société d'amateurs et de lettrés qui entend faire revivre au théâtre des œuvres peu connues du répertoire français. Outre ses spectacles de comédie et d'opéra comique, la compagnie organise chaque année des concerts sur les quatre saisons. Elle ambitionne d'être agréable aux gens et de servir l'art français chez nous et à l'étranger.

LEON BOCQUET.

❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

Lettre Espagnole

UN MANIFESTE DE BLASCO IBANEZ SUR LE ROMAN

On parle un peu partout, en ce moment, du roman, de son état actuel, de son orientation future. Et cela, comme toujours dès que des contemporains sont mis en cause, nous vaut d'inté